

Isabelle Boudin

**Transfert et adolescence**  
**« L... a mis les pensées derrière une porte**  
**et a perdu la clé et la porte... \* »**

L'adolescence, concept social et non psychanalytique, se définit comme une période de la vie qui fait d'un enfant un adulte, temps de transformation circonscrit par des limites temporelles floues, imprécises, mais dont les coordonnées sont singulières.

S'il n'y a pas d'adolescence d'un point de vue psychanalytique, il existe des sujets adolescents, représentés par un signifiant pour un autre et qui demandent, parfois, à parler à quelqu'un, un analyste en l'occurrence. Que demandent-ils ? Comment leurs demandes peuvent-elles s'inscrire dans un travail psychanalytique ? Existe-t-il des particularités quant à la direction de la cure avec l'adolescent, notamment dans le transfert ?

**L'adolescence : le mal du siècle ?**

Freud a parlé non pas d'adolescence mais plutôt de « Transformations [ou métamorphoses] de la puberté <sup>1</sup> » pour décrire les bouleversements liés à cette étape de la vie.

Une étape suppose une succession de phases, voire une progression dans un processus, ce que peut traduire l'étymologie latine de ce signifiant : *adolescens* (participe présent d'*adolescere*, « grandir ») signifie grandissant, poussant, autrement dit ce qui est en train d'advenir.

\* Inter-cartel, Aix-en-Provence, décembre 2008.

1. S. Freud, « Les transformations de la puberté » (1905), dans *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1962. Selon la traduction de 1987, il s'agit des « Métamorphoses de la puberté ».

Par ailleurs, la conjonction d'*adolescere* avec *indoles* (« accroissement ») va connaître un usage les confondant avec *indolescere*, « souffrir, éprouver une douleur ». Ce signifiant porte ainsi en lui la description d'un sujet à la fois grandissant et souffrant <sup>2</sup> !

Le discours courant parle d'une adolescence en crise. Elle dérange et fait « trouble » social. Nous pourrions dire plus précisément qu'elle n'est pas « en crise », ou encore qu'il n'y a pas « crise de », pléonasmes, mais qu'elle fait, qu'elle est « crise », au sens premier du terme : du grec *krisis*, qui signifie « décision ».

Période charnière, carrefour décisionnel quant à ce qu'il peut advenir du choix de la sexualité, du choix d'objet sexuel (le partenaire) et de la nécessaire séparation d'avec l'Autre parental. « L'identité sexuelle est liée, non pas à l'anatomie, mais aux insignes que le sujet reçoit de l'Autre. Reste au sujet sa décision propre [...] de ce qu'il va faire "du savoir, de la jouissance et de l'objet *a*" qui lui ont été proposés (la névrose) ou imposés (la psychose) <sup>3</sup>. » Cette crise, bruyante ou silencieuse, m'apparaît un passage obligé, au même titre que la névrose infantile de l'enfant lui aura permis de construire son fantasme. Parfois, ça dérape... D'où l'importance de prêter l'oreille à la formalisation de la plainte de l'adolescent.

L'entrée dans l'adolescence se situe dans les remaniements libidinaux qui accompagnent les modifications au niveau du corps, avec les interrogations qu'ils suscitent. Outre le réveil de la crise œdipienne et du complexe de castration, outre la remise en cause des identifications qui soutenaient le sujet-enfant (« vacillation » des identifications entraînant des difficultés d'identité, selon les termes du langage courant, dans son devenir homme ou femme), il se produit une mise en question des signifiants idéaux parentaux avec la fabrication d'autres idéaux souvent inatteignables <sup>4</sup>. Freud l'écrivait : « L'effort le plus important que l'enfant a à faire : se soustraire à l'autorité des parents, si importante pour le progrès, entre la nouvelle génération et l'ancienne <sup>5</sup>. »

2. G. Balbo, « Touche pas à mon inconscient », *Journal français de psychiatrie*, n° 14, Toulouse, Érès, 2001.

3. F. Josselin, « La "crise de l'adolescence" », *Mensuel*, n° 15, *Adolescence*, avril 2006, EPFCL, p. 12.

4. Cf. L. Izcovich, « Adolescence et savoir », *Mensuel*, n° 15, *Adolescence*, op. cit., p. 16.

5. S. Freud, « Les transformations de la puberté » (1905), art. cit., p. 137.

Une désaliénation par rapport au désir de l'Autre parental s'instaure, mais le travail de séparation permettant au sujet d'être dans une position désirante n'est pas encore terminé<sup>6</sup>. L'adolescent se trouve le plus souvent dans une position d'incertitude quant à son désir. Plus un enfant, pas encore un adulte, il va à la rencontre de l'Autre sexe. À la fois moment où le sujet se prépare à assumer son orientation sexuelle (mais sur quoi s'appuie-t-il pour la soutenir ?) et constitution du choix de l'objet sexuel (comment aborder l'Autre sexe ?).

Françoise Josselin le dit ainsi : « Le préjugé courant qui considère que l'adolescence est une phase grave [...] recouvre la retrouvaille de la rencontre traumatique avec la sexualité, celle du corps propre, celle avec l'Autre sexe ? [...] *tuché* avec le réel d'une jouissance énigmatique que le sujet interprète selon le désir de son Autre d'origine<sup>7</sup>. » Rencontre qui fait trauma pour tous, mais de façon différente pour chacun, en fonction de ce qui a déjà été construit. Ces transformations, ces modifications peuvent conduire à certains symptômes, témoignant là d'une difficulté à subjectiver ces nouveaux repères, à sortir de cette turbulence.

La sortie de l'adolescence ne peut se repérer selon les signifiants du discours socio-économique (la croissance est terminée, il s'assume financièrement, etc.). Selon Luis Izcovich, ce qui peut en décider est « la rencontre de la jouissance avec le corps de l'Autre [...] mais une jouissance médiatisée par le phallus et assumée par le sujet<sup>8</sup> », c'est-à-dire la rencontre de la jouissance du corps propre qui passe par le corps de l'autre. Dans la rencontre avec l'Autre sexe, il doit se produire la conjonction des deux jouissances, qui ne peut se faire sans passer par la castration ; le sujet aura à assumer cette jouissance-là.

Lorsque le sujet rencontre sa propre jouissance, elle le surprend (« surprend »). Il n'a pas de mots pour la dire, pour nommer l'exigence pulsionnelle qui s'anime. Sous cet effet du réel, cet impossible à dire, le sujet est en panne de réponses à ses questions.

Une des particularités des adolescents est leur goût pour le « faire », davantage que pour l'élaboration. Cette appétence pour le

6. Cf. L. Izcovich, « Adolescence et savoir », art. cit., p. 16.

7. F. Josselin, « La "crise de l'adolescence" », art. cit., p. 10.

8. L. Izcovich, « Adolescence et savoir », art. cit., p. 17.

faire, couplé à une difficulté d'élaboration symbolique, donnera une clinique davantage marquée par la pathologie de l'acte (sur le versant de la prouesse ou de la transgression), celle que nous rencontrons souvent dans les structures d'accueil, le passage à l'acte venant en place d'un dire et de questions sans réponses mais pouvant faire signe d'une demande potentielle. Il y manque un cadre symbolique. Luis Izcovich le dit ainsi : il se produit « un court-circuit de l'inconscient [rejet de l'ordre de la *Verwerfung* mais transitoire]. Que ce soit dans l'acting out ou le passage à l'acte, le sujet s'extrait du symbolique et cherche une réponse dans l'action <sup>9</sup> ».

C'est par là que l'expérience analytique peut quelque chose : réintroduire « le temps pour comprendre <sup>10</sup> », réintroduire du symbolique qui noue le réel à l'imaginaire. Autrement dit, les formations de l'inconscient existent qui appellent au déchiffrement et donc permettent l'accès des adolescents à un travail thérapeutique. Le tout est de savoir comment ils peuvent poser leur demande.

### **Demande de l'adolescent, position de l'analyste**

Comment un adolescent va-t-il articuler sa demande ? Y a-t-il une spécificité de l'adolescent quant au dispositif analytique ?

Suite à la mise en question des signifiants parentaux et par extension du discours social, l'adolescent s'oppose à un Autre qui se ferait son maître. Il objecte au discours du maître et le dérange, justement parce qu'il ne se range pas sous ses signifiants. Sa contestation ne s'exprime d'ailleurs pas seulement dans l'excès, la violence, elle peut le faire aussi dans l'inhibition, le silence ! C'est cela qui fait bien souvent la trame de la demande du tiers qui l'adresse en consultation... Mais il arrive aussi que cette demande du parent, de l'éducateur recouvre la sienne propre, qui pourra s'articuler dès lors que les conditions se présenteront.

Pour autant, la question du rapport au « savoir » des adolescents est problématique. Comme l'a démontré Marc Strauss lors de son intervention aux Rencontres sur la clinique psychanalytique de l'enfant et l'adolescent, à Aix-en-Provence en mai 2008, ils sont dans le refus de savoir, qu'ils contestent à l'Autre aussi. En effet, à la

9. *Ibid.*, p. 19.

10. *Ibid.*

différence de l'enfant qui dit : « Je ne sais pas mais l'Autre sait » (il est sachant), l'adolescent dira plutôt : « Je ne sais pas mais personne ne sait », même pas l'Autre finalement, depuis sa découverte du  $S(\mathcal{A})$ , c'est-à-dire que l'Autre est manquant.

Les signifiants des idéaux familiaux ne jouent plus leur rôles, ils n'ont pas apporté de réponse à l'énigme du désir, du sexuel ; ils sont des semblants qui ne tiennent plus le coup. L'Autre est remis en question en permanence. Plutôt que d'en passer par la subjectivation, le sujet voudra changer l'Autre, l'ordre du monde. Aussi, dans le cadre d'un travail analytique, cette particularité se repérera dans le fait que le sujet adolescent ne constitue pas, ou difficilement, de sujet supposé savoir.

Dans cette position d'entre-deux où il se trouve (désaliénation mais séparation inachevée – désir incertain), le sujet n'a pas de « savoir » sur ce qui le cause. Cela se traduit souvent dans la manière dont il tente de déplier ses questions, avec un mode de dire à « l'économie » : ne pas savoir, ne pas parler. Cette difficulté d'élaboration et ce rapport particulier à un éventuel sujet supposé savoir signifient non pas que le transfert est impossible, mais qu'il y a à être attentif au repérage des coordonnées subjectives du sujet adolescent et à la position à adopter dans le travail.

Quelle position l'analyste doit-il tenir face à l'adolescent ? Comment accueillir sa demande ? L'analyste n'a pas à incarner l'Autre, c'est-à-dire à introduire la Loi, à être le représentant du père, à se faire l'écho de la demande sociale, qui vise à la rectification des comportements et à la réduction du pulsionnel, mais il doit plutôt soutenir la subjectivation de son histoire.

Le discours analytique peut accueillir un adolescent parce qu'il fonctionne à l'opposé, voire à l'envers du discours du maître. Le discours de l'analyste tord le discours du maître de telle façon que la relation qui peut s'établir n'a pas l'allure de ce qu'il connaît. Le DA ne délivre pas de S1, il ne dit pas ce que le sujet a à faire, mais il peut aider au déchiffrement de ce qui peut faire énigme pour lui :

$$\begin{array}{cccccc}
 \text{DM :} & \text{S1} & \text{S2} & // & \text{DA :} & \text{a} & \text{\$} \\
 & \underline{\hspace{1cm}} & \underline{\hspace{1cm}} & & & \underline{\hspace{1cm}} & \underline{\hspace{1cm}} \\
 & \text{\$} & \text{a} & // & & \text{S2} & \text{S1}
 \end{array}$$

L'analyste a non pas à se mettre en place de sujet supposé savoir, mais plutôt à renvoyer à ce qui dérange le sujet dans ses questions. Tant que ses difficultés concerneront sa position par rapport à des normes et son rapport aux autres, il y a peu de chances qu'un travail s'amorce. Ce qui dérange le social ne fait pas forcément question pour l'adolescent.

Mais qu'une question fasse énigme, fasse signe de sa division, de l'existence d'un savoir autre, inconscient, alors il s'agira d'accuser réception de la demande et du désir qui la sous-tend. En réintroduisant le temps pour comprendre, le sujet adolescent posera ses jalons pour le temps de conclure, « passage (à l'âge adulte ?) où un sujet se fait responsable de son symptôme <sup>11</sup> ». Pourrait-on dire qu'il saurait y faire un peu mieux avec sa jouissance ?

Cela dit, l'adolescent ne livre pas son inconscient aussi aisément. Ce savoir inconscient qui fait signe au sujet par des manifestations dérangeantes à lui-même cultive aussi la « culture » du secret. À l'instar d'un journal intime bien cadenassé et enfermé dans un tiroir encore plus secret, dont on aurait oublié la clé et même la localisation. « L... ne peut pas savoir ».

#### **L... ou « j'ai jeté la clé... »**

L... est une jeune fille de 16 ans, qui viendra dérouler sa question tout en objectant au sujet supposé savoir que je suis censée représenter.

Je reçois cette jeune fille à sa demande, relayée par sa mère au téléphone, car elle ne peut appeler elle-même. Madame a suggéré à sa fille d'aller parler à quelqu'un puisqu'elle ne pouvait pas lui parler à elle et qu'en plus cette mère ne pouvait pas grand-chose à son mal-être. Cela l'aiderait sûrement à comprendre ce qui se passe pour elle. L... a dit oui. La demande du tiers s'efface du devant de la scène pour laisser apparaître – avant même de la rencontrer – celle du sujet : la mère n'a pas de réponse, alors autant aller voir ailleurs !

Néanmoins, la mère expliquera rapidement les motifs. « L... a 16 ans, elle est brillante en classe mais très renfermée, surtout depuis quelques mois. Elle ne peut pas parler, un excès de timidité sans doute, elle a des oraux à passer et ça l'angoisse terriblement. Elle ne

11. *Ibid.*, p. 20.

veut pas parler avec moi. » La mère pense que L... « a un complexe de supériorité ». Mais ça ne va pas, elle n'est pas épanouie du tout, elle a arrêté tout ce qu'elle aimait, elle est triste et pleure souvent sans raison ».

L... viendra toujours seule pendant six mois. Je n'aurai de contacts avec la mère que téléphoniques et plutôt rarement, pour traiter des modifications de rendez-vous.

#### *Le premier entretien*

L... est une jeune fille toute en retenue, dans sa posture physique, dans le choix de ses vêtements (jean et tee-shirt passe-partout), dans la façon de poser sa voix à peine audible, hésitante, avec un débit verbal parfois rapide. Elle s'assied au bord du divan, très proche de moi, le regard rivé au mien, comme si elle avait besoin d'une borne où s'arrimer.

Elle est là, mais elle « ne peu[t] dire pourquoi [elle est] venue ». Elle finira par pleurer sans pouvoir émettre un mot. C'est physiquement « coincé en travers de la gorge » et le regard est quasi suppliant. Elle dit : « Je n'y arrive pas, je ne sais pas pourquoi je pleure. » Elle répétera souvent : « Je ne sais pas pourquoi. »

Elle finira par expliquer sa vie scolaire et sa « phobie : la prise de parole » ; jusqu'à présent, elle s'est toujours arrangée pour ne pas avoir à présenter un travail oral ; mais, cette année, elle ne peut pas y échapper ! Elle est en première dans un lycée privé. Quand elle aura terminé ce cycle, son diplôme lui permettra l'accès aux universités américaines ou anglaises. Elle étudie en anglais depuis la sixième, voire plus, et elle apprécie beaucoup. Elle dit : « Le côté français – la mentalité ou même la langue –, ça m'énerve, ce n'est pas bien. »

Elle racontera que son père est anglophone, qu'il vit en France depuis longtemps, qu'il est marié avec sa mère, française, et qu'ils ont eu trois enfants ; elle est l'aînée de deux garçons. Plus loin, elle dira que son père a été marié une première fois, dans son pays, et qu'il a eu deux enfants de cette union : une fille et un fils, plus âgés qu'elle, qui vivent en Amérique. Elle les connaît un peu mais espère bien y aller, s'y installer, parce que « avec les Américains, c'est bien ».

Elle expliquera ce rejet du français par rapport aux enseignants : « Les profs français ne sont pas discrets, pas respectueux ;

c'est humiliant, ils dévoilent la vie privée des autres, les mauvaises notes par exemple. »

Elle pose d'emblée ses identifications idéales du côté paternel, rejetant les insignes de la mère, soit sa langue maternelle et tout ce qui « fait » français !

Scolairement, elle a plutôt de bons résultats, mais elle a découvert qu'« il ne suffisait pas de ne rien faire pour ne pas y arriver ». « Moi, je ne fais rien et j'y arrive. Il suffit que je lise la veille et je retiens tout. Il y en a d'autres qui travaillent beaucoup et qui n'y arrivent pas quand même ! Ça, c'est terrible, et les profs français ne cessent de le leur dire. » Et elle pleure, en proie à une vive émotion par ce constat : même si elle ne fait rien, elle y arrive ! Les autres non, serait-ce une injustice ? Elle dit : « C'est terrible. » Chercherait-elle à se confronter à son propre échec ? à ses propres limites, à la chute ? Est-elle dans une toute-puissance qui l'effraie ? La mère disait d'elle : « Complexe de supériorité » ! Par ailleurs, la crainte de réussir n'implique-t-elle pas une difficulté dans l'acceptation d'une demande de l'Autre, qui pourrait en demander toujours plus ?

Cette thématique reviendra de temps à autre par la suite, lorsqu'elle évoquera sa manière de préparer ses examens : « Je lis juste avant et ça marche. Si je travaillais à l'avance, ce serait trop facile. »

#### *Deuxième entretien*

Après de grands moments de silence, elle évoque les livres qu'elle apprécie, des romans anciens et fantastiques comme les chevaliers de la Table ronde, les contes de Grimm, *Le Seigneur des anneaux*. Cela lui permet surtout d'énoncer : « Je n'aime pas les romans qui ont une fin parce que, après, il n'y a plus rien. Ça s'arrête, c'est brutal, alors que d'autres comme *Le Seigneur...* permettent d'imaginer encore ; il y en a pour des millénaires, des histoires à se raconter et en plus les elfes sont immortels ! » Elle se raconte aussi des histoires sans fin, « des scénarios qu'[elle] s'invente, de sorcières, de tueuse à gages qui tue n'importe qui au revolver et qui a choisi de faire ça parce qu'elle est libre et va n'importe où ».

L'insupportable de la fin des choses parce qu'il n'y a plus rien ensuite se retrouvera dans toute la séance : elle écrit mais ne finit pas ; elle ne sait pas quelle orientation choisir après le bac, car c'est



dur de se déterminer pour un choix. Elle voudrait trouver quelque chose qu'elle aimerait faire et qui ne s'arrêterait pas.

En fait, elle faisait du tir à l'arc et de l'équitation, activités qu'elle a plus ou moins arrêtées pour des motifs curieux. Concernant le tir à l'arc, elle est censée en faire toujours mais « s'arrange pour ne pas y aller, [elle] oublie » ; elle déclare : « Avant c'était parfait ; mais on ne peut retrouver, refaire ce qui était ; ça ne peut plus être comme avant. » Comme je l'interroge sur son arrêt alors que c'était parfait, elle ajoute : « C'était trop bien, je ne veux pas y prendre trop de plaisir. » Plutôt que d'affronter, de subir une éventuelle fin de l'activité – autrement dit l'épreuve de castration symbolique –, elle préfère y mettre un terme. Avec l'équitation, le raisonnement est à peu près semblable : « Je ne se sentais plus à ma place, les autres jeunes n'avaient que ça à la tête, ç'en était excessif. »

Les expériences de jouissance de l'adolescence peuvent se retrouver dans autre chose qu'une sexualité directe ; le sport en fait partie (comme la drogue, l'alcool...). Ici, elle dit clairement son excitation dans les deux activités qui peuvent servir, plus ou moins, d'évitement à la rencontre avec l'autre sexe. Pour L..., la question est posée : difficile de subjectiver quelque chose de cette rencontre, ainsi que de la jouissance du corps propre, avec la nostalgie de ce qui était avant, dans une enfance apparemment moins agitée par le trouble sexuel.

De nouveau, le silence s'installe et, sur une relance de ma part, elle lâche : « J'ai les pensées qui bloquent... comme un barrage... Les pensées, je les ai mises derrière une porte et j'ai perdu les clés et la porte. » Après ce qu'elle vient de dire sur l'insupportable de la fin des choses, la finitude, les limites du corps, le constat de la castration et de la mort en quelque sorte ; après avoir posé cette sorte d'affolement face à la vague pulsionnelle et au plaisir qui l'envahit, ce trop d'excitation qu'elle ne peut nommer, de l'ordre d'une jouissance incontrôlable, sinon à y mettre fin brutalement – ce qu'elle n'aime pas pour ce qui concerne ses divagations fantasmatiques ; après la timide ouverture de son inconscient, les digues protectrices apparaissent, ça fait barrage !

J'entends sa dernière phrase de plusieurs façons :

– l'énigme se pose, la division se repère, des pensées se bousculent sous la barre ;

– une activité fantasmatique se révèle là. Comme l’expliquait Jean-Jacques Gorog à propos de *L’Éveil du printemps*, « si le fantasme est la satisfaction d’un désir, il sert aussi à protéger de l’acte. En même temps, il s’oriente vers le secret car il doit rester voilé, comme dans un journal intime – comme ses écrits interrompus connus d’elle seule – mais un pas de plus et le secret devient secret pour le sujet, c’est-à-dire fantasme inconscient : comme si le journal intime était oublié dans un tiroir fermé dont on aurait perdu la clé <sup>12</sup> » ! Fantasmes avec lesquels elle ne peut en découdre (fantasmes œdipiens, ren-contre avec l’Autre sexe) ;

– elle n’en veut rien savoir ! La résistance fait son œuvre ; rêver à l’infini comme dans les romans fantastiques, où l’action et la pensée magique rebondissent sans cesse, plutôt que de savoir quelque chose de ce qui l’agite : elle renferme les pensées derrière la porte, a perdu la clé et oublie même où se trouve la porte ;

– en même temps, c’est une provocation – au sens de *pro-vocare*, « appeler au dehors » – qu’elle adresse à ce que je représente pour elle dans ce début d’instauration du transfert : un Autre, un sujet supposé savoir ? Elle me dit en somme : « J’ai tout planqué, je ne te dirai rien » – « touche pas à mon inconscient », selon la formule de G. Balbo <sup>13</sup> ;

– mais j’entends aussi : « C’est derrière la porte, ça pousse, j’ai besoin d’aide », autrement dit, j’entends cette phrase comme l’élaboration de sa demande – elle vient poser sa souffrance : à la première séance, elle n’a pu dire pourquoi elle venait ; là, elle le dit. Son symptôme est « silence » : elle ne peut pas parler à l’Autre maternel qui lui donne quitus pour venir parler ici, tenter de subjectiver cette phase de séparation et de désaliénation au discours de l’Autre, cette phase de *krisis*/décision quant à la constitution de sa position désirante.

Alors, je décide de relever le défi et je lui fais une offre : je lui dis que j’entends sa difficulté à dire ses pensées, mais que nous pouvons chercher ensemble la porte, la clé, les pensées. Elle est d’accord et finit l’entretien sur le fait qu’« [elle] en veu[t] à [s]es parents – les deux – d’avoir vendu la maison de la grand-mère ; c’était la maison des repas de famille quand [elle] étai[t] plus jeune ; c’était bien et ça n’est plus ». Cette grand-mère est vivante, mais les autres

12. J.-J. Gorog, stage du collège clinique de Paris sur l’adolescence, janvier 2005.

13. G. Balbo, « Touche pas à mon inconscient », art. cit.

grands-parents sont tous décédés. La fin des choses, le réel de la mort est inéluctable, mais aussi la sortie de l'enfance.

*La suite*

Toutes les séances seront sur le même mode : les dires sur son quotidien seront émaillés de grands silences, dont elle sortira par le biais d'histoires qui ne la concernent pas *a priori*.

Elle racontera surtout d'autres romans et d'autres films <sup>14</sup> qui lui permettront de poser un certain nombre de préoccupations tournant autour de la relation à sa mère (objet d'amour, de désir et de rejet), de questions liées à la résurgence œdipienne et au dévoilement de ses fantasmes sexuels, ainsi qu'à la féminité. Dans ces histoires, le recours au père viendrait marquer une urgence à se détacher de la mère ; recours qui n'y suffirait pas, laissant apercevoir une fixation d'une part de jouissance à la mère, faute d'un dire sur ce que c'est qu'être une femme.

Avec les filles de son âge, elle a du mal : « Je n'aime pas être une fille, je n'apprécie pas les jeux et les intérêts des filles. » Elle décortique, dévalorise et dénigre la mascarade phallique. Dans le même temps, elle se situe tout à côté du miroir : « Les filles passent leur temps à se regarder dedans, moi, je lis juste à côté » ! La revendication phallique est bien là.

Cela dit, face à ses fantasmes, elle ne peut rien dire de plus, si manifestement ces histoires sont celles qu'elle a choisies pour la représenter : « Je ne commente pas ce que je lis ; je lis, c'est tout. » Sorte d'effet de sidération face à cette jouissance qui ne peut s'exprimer que dans un récit venu du dehors. Autrement, ça ne peut pas se dire. De même qu'elle ne « commente » pas les quelques lapsus faisant irruption à son insu (à propos de sa sœur aînée, elle dira « belle-sœur » au lieu de « demi-sœur »).

Elle ne parlera que rarement directement de sa mère et de son père et évoquera peu les modalités relationnelles dans la famille : impression de famille aisée, cultivée, où les choses se passent bien.

14. Roman de science-fiction dans le style *1984* d'Orwell montrant une société contrôlée par la sexualité – série nord-américaine sur une jeune femme agent secret chargée par son père de tuer sa mère (*Alias*), série nord-américaine *Desperate Housewives*.

Jusqu'aux vacances d'été, les choses semblent évoluer pour elle. Par téléphone, la mère me dira que sa fille est plus épanouie : elle n'a plus de difficultés à l'oral et elle a réussi ses examens. L... lui parle, l'agresse même ; elle a des projets et a repris ses activités ; elle a participé à un stage d'équitation, dont elle est ressortie satisfaite, avec la décision de recommencer à la rentrée. Elle s'est même enfin décidée pour une orientation, orientation dégagée surtout du choix paternel (les mathématiques), pour choisir de faire médecine.

Quant à la rencontre avec l'Autre sexe, jusque-là, elle ne remarquait pas les tentatives de séduction à son égard. « Garçon manqué », elle est plutôt « pas gentille » avec eux, elle frappe, cherchant la dureté du contact (ou la mollesse !). Elle est agressive et joue parfois à des jeux de « corps » qui recouvrent un désir fort : « Il me faut être gentille pour passer avec les gens, mais je suis insupportable. » Aujourd'hui, elle prend note de certaines de ces tentatives de séduction, tout en les dédaignant, car elle attend d'un homme qu'« il ne [la] prenne pas pour sa mère et qu'il se décolle de la sienne »... pour faire d'elle l'objet cause de son désir ?

Enfin, son discours à propos de son père connaîtra une légère inflexion. Elle relèvera ses responsabilités (qu'il s'attribue lui-même d'ailleurs) à l'égard de ses enfants du premier lit, qui rencontrent quelques difficultés dans leur vie respective. En tout cas, ce père n'a pas que des qualités. Entre père et mère, elle tente de faire chuter les idéaux ; ses parents sont ordinaires, soumis aux erreurs et aux imperfections, inscrits dans la castration. Du coup elle aussi, du côté de son complexe de supériorité, ça vacillera un peu – elle le dira plus tard.

### *La fin*

En septembre, elle est en terminale, elle a déposé ses dossiers d'admission dans plusieurs facultés aux États-Unis, notamment dans la ville où vit sa sœur. Ce projet, elle le négocie pied à pied avec ses parents – surtout sa mère qui préfère la France. Elle est sûre de son choix professionnel et de vouloir partir. Elle tente de prendre son autonomie, victoire anticipée d'une séparation envisagée avec sérénité.

Dans le même temps, quelque chose a bougé dans son rapport au travail et aux autres : elle est consciente qu'elle doit fournir du

travail si elle veut réussir, mais ne veut pas y passer sa vie, « comme certains petits génies qui n'ont plus de vie sociale, ni de loisirs ». Pour elle, c'est important d'avoir une vie sociale et, si elle n'en a pas envie, c'est aussi important.

Lors d'une séance où elle associe sur ses « maux » de ventre, évoquant là sa féminité qui prend davantage de consistance (« avant, ça ne se faisait pas remarquer »), elle annonce : « Je veux arrêter car je ne sais plus quoi dire et ça devient embêtant ; c'était bien cet été mais je ne sais plus de quoi parler... et puis je me sens bien en ce moment. » Quelque chose a été bien pour elle, dans tout ce qu'elle a pu tenter de dire ; elle situe son avancée ainsi et cela semble lui suffire.

Elle va mieux en effet, mais je n'acquiesce pas à sa demande et lui propose de venir à la quinzaine encore quelque temps. Je ne veux pas la « lâcher » tout de suite, car il me semble que ce qui est du registre de son rapport à sa mère est toujours effleuré et ne s'est pas suffisamment exprimé dans le transfert ; il n'y a pas eu, ou très peu, d'abord direct de cette question mais toujours par un support. Il s'en suivra que pendant un mois les séances seront annulées et reportées !

À l'avant-dernière séance, elle posera bien sa question du côté de la névrose et de sa féminisation, du détachement au père et à la mère à travers deux associations :

– le roman du Graal au féminin. Il s'agit d'un roman d'une écrivain canadienne, qui pose la quête féminine libérée de la pression masculine. Ce roman utilise la métaphore du Graal, mais pas sous l'angle de la foi religieuse. Il s'agit bien là d'une quête phallique, d'un objet précieux et secret mais perdu ;

– son père. Il doit partir plusieurs mois pour une mission. Elle dit en être satisfaite : « Il est chiant, il veut toujours faire ceci ou cela... comme ça je serai tranquille. »

Avec sa mère ? « Oui je communique davantage, mais je ne me souviens pas comment ça se passe avec les gens... Ils sont là c'est tout ». Les choses se distancient peu à peu.

Au moment d'arrêter la séance, de nouveau elle déclare qu'elle ne croit pas revenir dans quinze jours et ajoute : « Je ne vous connais pas ; je ne peux pas vous parler si je ne sais pas qui vous êtes ! Je sais bien deux ou trois choses (et de citer quelques éléments prélevés sur

les objets du cabinet), mais je ne sais rien de vous, alors ça bloque ! Je suis face à un mur, ça fait un blanc. »

Ici se joue une revendication d'amour, effet de transfert qui vient faire résistance : nous serions plus proches si je lui parlais de moi ; alors elle pourrait me parler d'elle ! Au lieu de ça, je lui apparaîrais comme un mur de silence, la laissant seule face à ses pensées, qui se précisent davantage et dont elle ne veut rien savoir.

Alors que je l'invite à exprimer ses questions, elle me dit qu'elle s'arrange bien toute seule, elle y arrive, elle réfléchit parfois le soir avant de se coucher. Une « partie » se met en place dans laquelle elle expose son transfert comme un véritable bouclier : et de jouer à celle qui parlera le moins ! Je lui dis qu'elle peut parler des réflexions qu'elle a entre chaque séance. Elle repartira sur quelques fils associatifs et je renouvellerai le rendez-vous, sans grande assurance qu'elle revienne.

#### *La dernière séance*

L... est tellement fermée qu'elle n'enlève pas son blouson, remonté jusqu'au cou. Après le récit des examens positifs de la quinzaine, un long silence s'installe ; il est chargé de tensions et son regard me fixe : que veut-il dire ? Silence obstiné ? Appel ?...

Au bout de plusieurs relances, elle lâche : « Je ne vous fais pas confiance » Que veut dire confiance ? « – Le fait de ne pas dire aux autres ce qu'on leur dit, de ne pas déformer ce qu'on dit. » Cette phrase me surprend puis m'évoque les professeurs français du début mais aussi ce qu'elle peut imaginer de ma relation à sa mère : bien qu'elle sache que je ne la vois jamais et que les appels téléphoniques plutôt rares sont limités aux changements de rendez-vous, imagine-t-elle que je pourrais lui répéter ce qu'elle me dit, déformer ses propos, voire les utiliser contre elle ? Je lui pose la question, elle répond par une dénégation qu'elle rectifie aussitôt : « Non ce n'est pas ça... Si peut-être. »

Le deuxième aspect du reproche, je l'entends comme l'expression d'une intrusion que je commettrais en lui rappelant sa demande initiale. Je suis revenue là-dessus la fois précédente et elle ne voulait pas l'entendre.

Je lui dis qu'elle peut exprimer ce dont elle a envie et que je n'exige rien. « Si, vous exigez... de parler ! » Je lui rappelle alors que c'est la seule règle du travail que nous faisons ensemble, travail qu'elle mène d'ailleurs comme elle veut à chaque séance : elle est libre de parler ou de faire silence ! Pourrait-on entendre cette projection de l'exigence comme répétition de ce qu'elle disait au début : exigence de la réussite, ou de l'échec, demandée par l'Autre ? « Exigence » du désir de l'Autre. Elle ajoute, à propos de la question de confiance que je questionnerai encore, qu'elle « sai[t] qu'il n'y a pas de raison logique mais c'est comme ça... [elle] le sai[t] ».

J'ai bien entendu l'agressivité, tapie derrière toutes les précautions qu'elle prend, qui s'adresse à l'Autre que je représente pour elle ; sa « logique » est bien celle de l'inconscient et je ne veux pas la laisser partir sans que sa « raison » s'exprime ; je ne peux pas la laisser partir avec cette chose enkystée là.

Alors j'insiste et je l'exhorte à dire ce qu'elle pense, elle peut oser... Elle rit mais ne peut pas, se lève en disant : « Il vaut mieux que je parte », puis : « Vous m'êtes antipathique, pour être polie... en général je ne me trompe pas, quand je le sens comme ça. Je ne peux rien vous dire si vous ne me plaisez pas. » Je lui réponds qu'il y a là une logique dont elle aurait à réfléchir.

Après la diatribe agressive, elle me dit au revoir, en m'assurant qu'elle « peu[t] faire seule maintenant et que si ça n'allait pas, [elle] reviendrai[t] me voir, mais pour [elle] c'était suffisant ».

En insistant pour qu'elle verbalise son affect, je l'ai orientée vers l'expression de l'hainamoration dans le transfert – elle n'en savait pas assez sur moi pour me parler et j'étais alors antipathique, je ne lui plaisais pas suffisamment pour qu'elle me parle, mais en même temps elle me reprochait de ne pas l'avoir assez aimée puisque j'aurais trahi sa confiance. Transformation de l'amour en haine qui sert encore plus d'obturateur à une ouverture de l'inconscient. Il m'apparut utile qu'elle pût dire cette revendication d'amour et de haine mêlée, avant qu'elle ne partit.

Il s'agissait d'occuper la position de l'Autre pour que ce travail de séparation d'avec l'Autre parental se produisît : il est réduit là à un état d'objet déchu. Dans le même temps, elle a pu s'autoriser en

son nom, se décollant du désir de la mère supposé par elle comme exigence, à mettre un terme à ce travail.

Quelque chose a fait énigme, l'amenant à venir parler pour avancer ses questions. Elle a tenté de les élaborer par le biais de ses récits censés la représenter. Subjectivation difficile, dont l'expression particulière du transfert illustre bien la position d'entre-deux où L... se trouve : hainamoration – maintien du sujet supposé savoir à distance.

À entendre sa dernière phrase, nous pouvons supposer que ce travail lui a permis de commencer l'exploration du temps pour comprendre avant de s'engager dans le temps de conclure. Aura-t-elle retrouvé le chemin de la porte et de la clé oubliées ?